

Aperçu sur les Problèmes du Déchiffrement des Hiéroglyphes Mayas (Yucatan)

par M. G. MELCHIOR

Diego de Landa, Provincial des Franciscains et deuxième évêque de Mérida, dans sa « Relation des Choses du Yucatan » signale que les Indiens « usaient encore de certains caractères ou lettres pour écrire dans leurs livres leurs choses antiques et leurs sciences et par leur moyen et celui de figures et de quelques signes dans les figures, ils entendaient leurs matières, les donnaient à entendre et les enseignaient. Nous leur trouvâmes un grand nombre de livres écrits avec ces lettres, et comme il n'en avait aucun où il n'y eut de la superstition et des mensonges du démon, nous leurs brûlâmes tous, ce qu'ils sentirent merveilleusement et leurs donna beaucoup de chagrin. »

C'est ainsi que le « Protecteur des Indiens du Yucatan », tel qu'il sera qualifié plus tard, dévoile ingénument dans son manuscrit la brutale vérité sur l'action civilisatrice des colonisateurs espagnols du XVI^e Siècle au Mexique.

L'autodafé auquel il fait allusion, fut ordonné par lui-même à Mani en 1561. Selon Cogolludo, chroniqueur espagnol, une multitude de manuscrits furent détruits à Mani et en d'autres lieux. Une inappréciable documentation linguistique maya devait ainsi devenir la proie des flammes purificatrices.

De cette impitoyable et impardonnable destruction trois manuscrits seulement furent sauvés :

Le codex dit de Dresde,

Le codex Peresianus, de Paris,

Le codex Troano et le codex Cortesianus de Madrid qui, en raison des analogies et ressemblances de caractères peuvent être considérés comme un seul document.

Les hiéroglyphes des codex mayas sont à classer en deux catégories : signes de dates et figures hiéroglyphiques d'autres significations.

La première est constituée par les nombres du système vigésimal. Ce sont des barres et des points se trouvant au-dessus, au-dessous ou encore au côté de certains hiéroglyphes de dates.

Les points utilisés jusqu'à 4, étaient remplacés par une barre pour indiquer le nombre 5. La représentation de 6 à 9 était réalisée par des points correspondant aux nombres, placés au-dessus de cette barre de 5. Le nombre 10 était désigné par deux barres parallèles. De 11 à 14, des points au-dessus

des deux barres fixaient leur importance. Trois barres formaient 15. De 16 à 19, des points placés au-dessus des trois barres indiquaient le nombre représenté. Ce système s'arrêtait à 20, par la représentation de plusieurs variantes dans les codex. Cet hiéroglyphe représente généralement une mâchoire avec deux ou plusieurs dents. Signalons, en passant, que ce nombre dans les inscriptions des bas-reliefs était représenté par une autre série de variantes.

Le système vigésinal imaginé était parfaitement adapté au calendrier maya dont les données de base sont les suivantes : 20 jours « KIN » formaient un UINAL, correspondant à un mois; le TUN était composé de 18 UINAL. Pour former l'année solaire entière, les Mayas ajoutaient 5 jours et 6 heures.

Tous les 4 ans, ces 6 heures formaient un jour. Ils considéraient les 5 jours comme néfastes et les célébraient religieusement afin d'en détourner toute influence sinistre. Les Mayas avaient donc une notion exacte de l'année solaire. Les observations astronomiques permirent aux prêtres de mesurer le temps par l'examen de l'évolution de Vénus et des constellations des Pléiades et des Gémeaux, comme par la position du soleil.

Pour compléter leur computation, les Mayas avaient encore imaginé trois unités supérieures à l'année : le KATUN formait un cycle de 20 ans, soit de 7.200 jours. Une période formée de 20 KATUN, soit 144.000 jours ou 400 ans était appelée BAKTUN.

Enfin le grand cycle composée de 13 BAKTUN, soit 1.872.000 jours ou 5.200 ans, terminait la série des périodes divisant ce système.

La computation du temps était figurative. Vingt hiéroglyphes-types représentent les jours du mois. Ils ont été patiemment, systématiquement rassemblés par Edouard Seler en 1888 dans son travail fondamental sur « Les caractères des écritures aztèques et mayas ». Les variantes sont nombreuses (six cent figures environ); elles permettent de se rendre compte de la difficulté du déchiffrement des computations figurées dans les codex et sur les bas-reliefs.

Les figures sont en rapport avec les multiples divinités de la lumière et du ciel Itzamna, de la pluie et du tonnerre Chac, de la fécondité Ixchel, du soleil Kinich Ahau, du feu Cueçaltzin, de la mort Ah Puch, des porteurs de ciel Bacabs, etc.; représentations anthropomorphiques ou zoomorphiques.

Il en est de même pour les 18 mois de l'année. Les cycle de 20,400 et 5.200 années ont leurs représentations particulières. Elles sont visibles sur les bas-reliefs et stèles de l'ère maya : Chiapas, Guatemala, Yucatan et Nord du Honduras.

Le système de calendrier maya permettait de diviser le temps en très grandes périodes, ce qui permit de dire que les Mayas étaient passés maîtres dans l'art du calcul et de la computation.

Diego de Landa rend un hommage à la science des hommes qui édifiaient ce système de computation du temps appelé roue KATUNIQUE. En voici la courte traduction dont nous pourrions apprécier toute la saveur : « Si ce fut le démon qui régla la computation des Katunes, il s'en tira comme d'ordinaire à son honneur; si ce fut un homme, ce devait être un grand idolâtre parce qu'à chacun de ces Katunes il ajouta toutes les tromperies, les présages, les subtilités, où ces gens, en outre de leurs misères, se sont laissés enjôler, cette science étant entre toutes celle à laquelle ils donnaient le plus d'importance et qu'ils considéraient le plus, mais dont tous les prêtres également ne savaient d'ailleurs pas bien rendre compte ».

L'examen des stèles et des monuments du Yucatan permet de remarquer que certains étaient érigés tous les vingt ans. Les chroniques post-Cortésiennes de Chac Xulub Chen et notamment une des plus fameuses, celle de Chilam Balam de Chumayel, d'ailleurs toutes d'auteurs indigènes, confirment cette constatation. Il en est de même, pour la Historia de Yucatan de Diego Lopez de Cogolludo. Cette régularité coïncidait avec la computation du temps que nous venons de signaler.

La roue Katunique dont la destination de calendrier ne fait nul doute, permet de suivre la succession régulière des calendes (premiers jours de l'an), bien que les Américanistes spécialisés ne soient pas tous d'accord sur son usage. Préoccupation à la fois mathématique et religieuse, le 1^{er} jour de l'an étant placé sous le patronnage de divinités distinctes auxquelles les dévotions rituelles adéquates devaient être respectueusement présentées, pour écarter toutes calamités qui auraient pu s'abattre sur les hommes négligeant ces coutumes.

Divers auteurs se sont attachés particulièrement au déchiffrement des inscriptions de dates et plus particulièrement de celles de Palenque. Les ruines des temples de ce centre archéologique sont célèbres et étudiées depuis 1787, mais c'est surtout depuis 1879 avec les travaux de Charles Ruau, Cyrus Thomas 1882, Philipp J. J. Valentini 1895, Lewis W. Gunckel 1897 et enfin Förstemann 1904, que les tablettes des temples de Palenque ont été examinées dans un esprit vraiment scientifique.

Le dernier, Förstemann, s'est attaché plus particulièrement à l'étude des inscriptions du temple dit « de la Croix ». Nous n'entamerons pas ici une description détaillée de ces tables qui nous conduirait à des considérations étrangères au sujet de la présente communication. Nous nous bornerons à dire qu'en dehors du magnifique bas-relief du sacrifice composé de très belles représentations de personnages et de symboles, elles comportent deux grandes tables comptant 201 hiéroglyphes placés à gauche et à droite de la scène centrale.

C'est dans le sens vertical et par deux colonnes d'hiéroglyphes que s'effectue le déchiffrement. La première figuration occupe l'emplacement de

quatre signes ordinaires. Elle est le point de départ de la longue chronologie interprétée par Förstemann et représente le grand cycle de 1.872.000 jours, c'est-à-dire 5.200 années. La suite des deux premières colonnes constitue, en majeure partie, semble-il, une introduction à cette vaste computation. Ces 26 hiéroglyphes représentent des divinités identifiées dans les codex et sur les stèles mayas. Nous y retrouvons également les signes caractéristiques des périodes de 144.000, 7.200, 360 et 20 jours. Enfin des hiéroglyphes représentant 9 révolutions lunaires.

Puis commence la computation qui s'échelonne sur les 5 paires de colonnes d'hiéroglyphes de ces deux tables. Mais tous les groupes n'ont pu être identifiés. Si toutes les dates ont été déchiffrées, il y a cependant des intervalles constitués par des hiéroglyphes dont la mystérieuse signification reste entière.

C'est ainsi que sur les 201 signes que comptent ces tables, 98 seulement ont pu être identifiés d'une manière assez précise par Förstemann. Les autres n'ont pas encore trouvé une explication satisfaisante. Notons cependant que dans les intervalles des inscriptions de computations proprement dites, viennent s'inscrire régulièrement, à neuf reprises différentes, des hiéroglyphes inconnus qui semblent indiquer un sens général, mais qui n'a pas été traduit jusqu'à ce jour.

Des milliers d'inscriptions de dates figurent sur les stèles de l'empire Maya comme sur les bas-reliefs de ses temples. Les codex que nous avons déjà cités contiennent également de très nombreuses computations.

Les recherches faites en vue du déchiffrement des hiéroglyphes ont une portée beaucoup plus grande que la mise au jour de simples computations. L'origine et les migrations des peuples mayas présentent sans doute encore bien des lacunes dans nos connaissances. Les sites archéologiques, les chroniques indigènes et espagnoles rédigées peu après la conquête, les computations relevées sur les monuments, permettent cependant de diviser l'histoire des Mayas en quatre grandes périodes, sans qu'il soit possible de déterminer avec précision le commencement et la fin de ces grands bouleversements historiques :

Période archaïque, d'un point de départ inconnu, mais expirant vers le début de l'ère chrétienne;

Ancien Empire, celui des migrations, de l'âge d'or, de la colonisation, qui s'étalera au sud du Mexique, dans les provinces de Tabasco, de Chiapas, au Guatemala et dans l'Honduras. Cet ancien empire ira à son déclin vers le VII^e ou VIII^e siècle ;

Le nouvel empire marqué par l'épanouissement de Mayapan, au Yucatan, de la ligue formée de cette ville avec Chichen-Itza et Uxmal, et aussi la période où se fit sentir particulièrement l'influence toltèque, se terminera vers la fin du XIV^e siècle.

Enfin, la décadence se manifeste par la désintégration de l'empire maya et reçoit le coup de grâce au moment de l'occupation de son territoire par les soldats de Cortez.

Or, le déchiffrement des inscriptions relevées sur les monuments nombreux de Chichen-Itza permet de constater que les computations ont été établies à l'aide du système katunique pour les édifices archaïques alors que les inscriptions du Caracol (tour d'observation astronomique), la tombe du grand prêtre, du jeu de balle, ainsi que des pierres tombales, toutes constructions plus récentes et qui marquent l'influence prépondérante étrangère des Itzas, puis des Toltèques, introduisent une modification dans la représentation graphique par la figuration de porteurs d'années.

Cette constatation nous porte à penser que la création de Chichen-Itza, attribuée aux tribus Itzas, doit avoir une origine Maya sans mélange et par conséquent plus ancienne et qui pourrait se situer au IX^e siècle alors que les Itzas n'auraient fait leur apparition dans la région qu'à la fin du X^e siècle.

Cet exposé trop court aura cependant permis de jeter un coup d'œil sur le vaste champ d'investigations ouvert aux chercheurs dans le seul cadre des hiéroglyphes de dates puisqu'il peut être estimé que 10 % seulement des inscriptions connues ont été déchiffrées.

* * *

L'alphabet maya, donné par Diego de Landa dans sa Relation, a fait l'objet de tentatives de déchiffrements de textes et aussi de beaucoup de controverses.

Brasseur de Bourbourg tenta de traduire le codex Troano en se basant sur cet alphabet, mais il n'obtint aucun résultat sérieux.

Jean Genet dit que l'alphabet reproduit par Landa fut probablement composé par les Yucatèques après la conquête en s'inspirant de leurs anciens hiéroglyphes et qu'ils s'en servirent comme les Européens de lettres latines. Cette adaptation naïve, basée non sur le son, mais sur le nom des lettres ne devait guère survivre à l'indigène « lettré », inventeur de ce système d'écriture.

Pour certains auteurs, l'écriture maya serait semi-phonétique, semi-figurative.

Suivant la norme de l'évolution de l'écriture, les hiéroglyphes auraient d'abord présenté une valeur purement figurative, une signification idéogra-

phique par la représentation des objets ou des idées de manière conventionnelle aurait été attribuée plus tard aux signes. Enfin les scribes auraient donné à ceux-ci la valeur du son, de l'expression verbale de l'objet qu'ils représentaient, ou une partie de ce son.

Les chercheurs allemands se sont attachés, en général, à prouver que les hiéroglyphes mayas ne constituent pas une écriture à proprement parler, mais un système mnémonique qui ne peut exprimer les mots du langage parlé. Tout au plus, admettent-ils le rattachement au signe principal, purement idéographique, de préfixes ou de suffixes phonétiques.

Par contre, certains américains tendent à donner aux hiéroglyphes un caractère phonétique. Cependant d'autres auteurs, tel Cyrus Thomas tout en reconnaissant que la portée générale des inscriptions n'a pas été assurée avec certitude, penchent vers une destination de calendrier en raison de l'importance prépondérante des symboles numériques de computations. C'est ainsi que le Codex de Dresde serait composé principalement de séries de signes de dates, de calculs de calendrier comportant des années et des cycles, avec des glyphes astronomiques et de divinités indiquant ainsi le rapport religieux des cérémonies et rituels qui s'y rattachent.

Dans une étude des inscriptions de Copan, ville de l'ancien empire, celui de l'âge d'or maya, S.G. Morley a bien souligné la valeur réelle de la Relation de Diego de Landa, qui a son origine dans les informations données par un des descendants d'une antique famille princière de Mayapan, Don Juan Cocom. Morley réfute également toute valeur sérieuse à l'alphabet maya rapporté par Landa, après toutes les tentatives stériles de Bresseur de Bourbourg, Le Plongeon, La Rochefoucault, Thomas, Cresson, et cet auteur souligne l'intérêt incontestable que le déchiffrement des hiéroglyphes, du point de vue des computations peut avoir pour venir renforcer les annales et anciennes chroniques indigènes dans l'étude de l'histoire de cette civilisation disparue.

Des tentatives multiples de déchiffrement des codex nous retiendrons particulièrement celle que M. Benjamin Lee Whorf a tentée en 1940, décédé depuis, sous le titre « Decipherment of the Linguistic Portion of the Maya Hieroglyphs ». Son système présente un intérêt particulier parce qu'il a pour base linguistique un document unique, le dictionnaire Motul du XVI^e siècle, d'origine espagnole, mais qui constitue certainement la source la plus riche sur la langue maya utilisée au moment de la conquête.

Ayant choisi une série d'hiéroglyphes connus, M. Whorf a tenté de trouver une interprétation phonétique par un procédé de décomposition des glyphes inspiré partiellement de l'alphabet de Landa, d'une explication figurative de ces signes et de la correspondance de cette figuration avec les mots mayas du dictionnaire Motul.

Il a ensuite procédé à la décomposition syllabique de six hiéroglyphes puisés dans les codex. Prenant par exemple la figure (3) KUMHU, nom d'un mois maya que nous retrouvons dans les codex et étudié de manière approfondie par de nombreux spécialistes, nous voyons que les signes plume «KUM» et «HU» sont utilisés. Un autre exemple est le signe du piège par lacet (5) qui consiste en un double nœud (piège de chasse selon certains auteurs) et qui se retrouve dans le dictionnaire Motul : «Le» traduit par lasso de chasse et de pêche et le signe de points E.

Pour toutes les interprétations de lecture syllabique et phonétique, Whorf a pris soin de se référer à certains auteurs tels que Shellas, Villacorta, Cyrus Thomas, dont la compétence est bien connue.

Enfin il a choisi quelques hiéroglyphes du codex Tro-Corstesianus dont il a essayé de déceler le sens. Il a tenté ainsi de délimiter une phrase grammaticale dans un groupe d'hiéroglyphes. L'exposé de sa recherche demanderait un développement très long appuyé d'une documentation telle que le cadre de cette communication ne permet pas.

* * *

L'écriture maya se présente comme système beaucoup plus évolué que celui des Aztèques et il se rapproche plus sensiblement du stade de l'écriture alphabétique. Des signes phonétiques et idéographiques ont certainement été utilisés dans leur système graphique. Des tentatives comme celle de M. Whorf ont le mérite d'attirer l'attention sur l'intérêt que présente le problème complexe du déchiffrement des hiéroglyphes mayas. Nous pouvons dire que si les Yucatèques n'avaient peut-être pas atteint le point où chaque son est traduit par un signe ou un hiéroglyphe, ils étaient très vraisemblablement arrivés à un stade de transition avancé et ceci doit encourager la poursuite des recherches dans ce vaste domaine.
